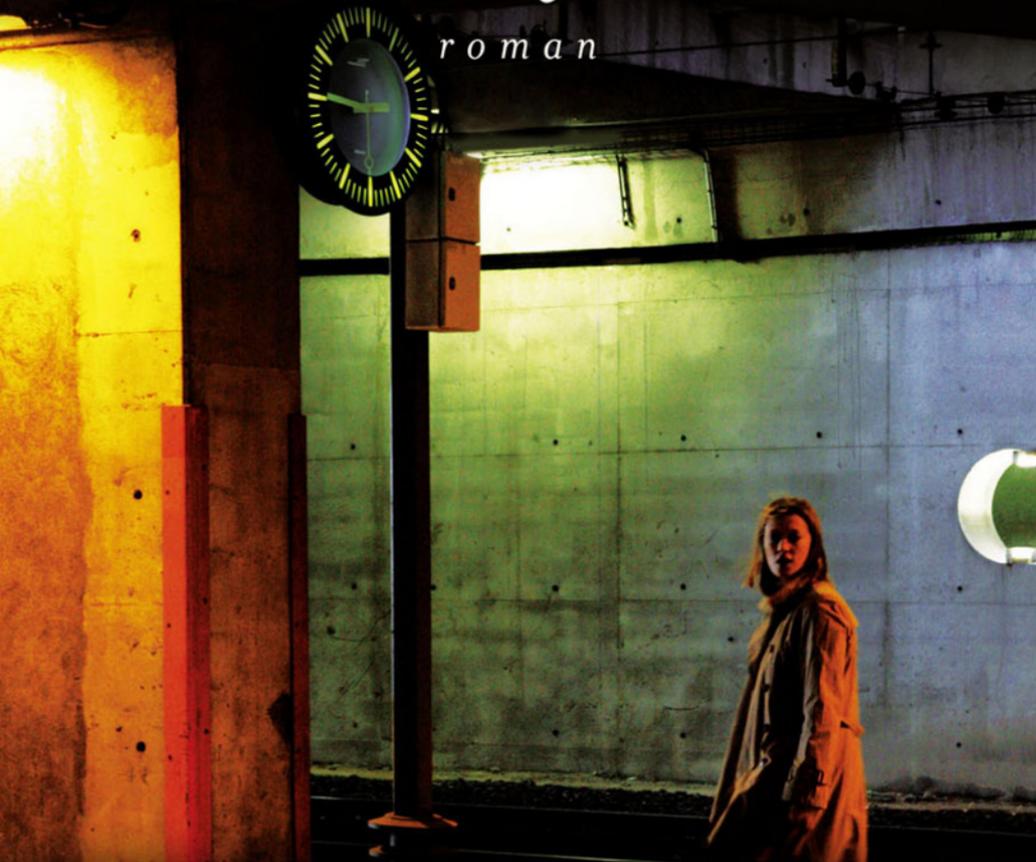


ANNIE LEMOINE

*Amusez-vous*

roman



Annie  
Lemoine

Flammarion

Extrait de la publication

# ANNIE LEMOINE

## *Amusez-vous*

r o m a n

« Il écoutait, ponctuant mon récit de “Non !”, “Non !”, tous plus stupéfaits les uns que les autres. Puis, sans analyse préalable de ma situation, il me dit ces deux mots qui allaient changer la face de mon week-end : “Amusez-vous.”

Nous n’étions pas suffisamment intimes pour que je lui demande de me dévoiler ce que cachait ce conseil déconcertant mais, contre toute attente, la phrase sonnait juste à mes oreilles. »

Claire, presque quarante ans. Un divorce. Deux enfants. Une escapade au bord de la mer en solitaire qui prend une couleur imprévisible et bouleverse sa vie.

*Après Vue sur mer, La Vie d’avant, Les Heures chaudes, Que le jour recommence, Annie Lemoine publie son cinquième roman chez Flammarion, dans lequel on retrouve son univers désormais familier : le couple, l’amour et l’ambiance magnétique des hôtels.*

Flammarion

*Amusez-vous*

## DU MÊME AUTEUR

*En clair, comme à la télé*, Ramsay, 2003.

*Vue sur mer*, Flammarion, 2005,

J'ai Lu, 2007.

*La Vie d'avant*, Flammarion, 2006,

J'ai Lu, 2007.

*Les Heures chaudes*, Flammarion, 2007,

J'ai Lu, 2009.

*Que le jour recommence*, Flammarion, 2009,

J'ai Lu, 2010.

Annie Lemoine

# Amusez-vous

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2010.  
ISBN : 978-2-0812-4255-5

« Car l'on n'est pas ici  
Pour se faire du souci  
On n'est pas ici-bas  
Pour se faire du tracas  
Amusez-vous  
Comme des fous  
La vie passera comme un rêve... »

Sacha Guitry



Tout avait commencé par des cris. Plus exactement, des pleurs. Le jeune couple qui habitait au-dessous de chez moi était rentré de la maternité avec un bébé en colère.

L'enfant probablement bien nourri mais peut-être souffrant ou, pour une raison mystérieuse, mécontent d'être au monde n'accordait aucun répit à ses géniteurs.

Jour et nuit, il hurlait. Les rares moments de pause me laissaient à peine le temps de me rendormir que déjà le petit d'homme, comme rechargé par ce micro-sommeil, repartait de plus belle.

Il criait ainsi depuis plusieurs nuits toute sa détresse sans qu'apparemment ni rien ni personne ne puisse parvenir à l'apaiser. Et, passée la compréhension des premières quarante-huit heures, le temps commençait à me paraître un peu long.

Je n'osais pas m'adresser à ses parents que je devinais accablés par la façon inattendue dont se déroulaient ces premiers instants d'une vie à trois souvent idéalisés. Peut-être même étaient-ils déjà sur la voie d'une dépression collective, sorte de baby blues familial qui risquait de mal tourner et dans lequel je ne voulais pas m'immiscer. À en juger d'après leurs mines à tous le matin dans l'ascenseur (une grand-mère avait été prêtée en renfort), ils étaient totalement effarés d'être soumis à un tel régime sans, de toute évidence, être en mesure d'apporter une quelconque solution. Envisager de rendre l'enfant mais à qui ?

— Ça ne vous dérange pas le bébé qui pleure la nuit ? m'avait-on demandé un matin poliment.

— Non, non, pas du tout. Au début, ils confondent toujours un peu le jour et la nuit...

— Oui...

Le « oui » contenait un désarroi qui faisait froid dans le dos. On ne voyait pas comment le petit couple surmonterait l'épreuve. À moins que le bébé, compréhensif, ne se mette à sourire à tout ce qui se pencherait au-dessus de son berceau et, d'une manière plus générale, à la vie.

J'en étais arrivée à la conclusion qu'il détenait leur avenir, et par conséquent le sien, entre ses mains.

Je vérifiais à cette occasion tout le bon sens et l'honnêteté de l'agent immobilier qui nous avait vendu l'appartement trois ans auparavant.

Déçu par notre choix qui lui laissait une marge moins confortable que prévu (nous avions hésité avec un petit duplex et sa vue grisante sur les toits de Paris tout en haut de Montmartre), il nous avait mis en garde, avec une insistance que j'avais jugée suspecte sur le moment, contre la construction de l'immeuble. Les matériaux dataient des années soixante et la question du bruit avait été, prévenait-il, bâclée.

À entendre le bébé pleurer comme s'il était installé dans ma chambre, je sus qu'il avait raison. L'isolation avait été le dernier des soucis d'un jeune architecte promis à un bel avenir dont plus personne n'avait jamais entendu parler.

Certainement un type sans enfants.



À cette période de ma vie, je devais faire face à des relances répétées et rapprochées de deux représentants de catégories socioprofessionnelles qui, en théorie, n'avaient pas grand-chose en commun. Mon éditeur et mon banquier.

Les premières étaient nettement plus chaleureuses mais presque aussi embarrassantes que les secondes. Guillaume me réclamait le texte sur les surréalistes que je lui avais promis pour lequel j'avais reçu ce que l'on appelle une « confortable avance ». Mot impropre. Car mis à part le fait de vérifier sa confiance en moi ce qui faisait toujours plaisir et, soyons justes, c'était précieux, cela ne m'avait « avancée » à rien.

Au contraire. Cela me retardait. Augmentant davantage l'angoisse (si c'était possible) qui me faisait depuis des semaines des « mains de plomb », symptôme caractéristique de l'écrivain en déroute.

Je flirtais avec le dernier stade de l'impuissance. Celui où l'on craint de ne plus jamais y arriver. Où l'espoir dévisse. Où il reste encore celui des autres, au premier rang desquels ma sœur, indéfectible, à qui je me confiais.

Elle m'encourageait, prenant des nouvelles presque chaque jour. Cela ne suffisait pas à me remettre en selle. Je flanchais. Je crois bien que le sujet, une commande, ne m'enthousiasmait pas vraiment.

Qu'écrire de plus ? Tout avait été dit. Je m'en voulais d'avoir accepté l'offre négligeant au passage des projets personnels plus prometteurs et intéressants, moins immédiatement lucratifs, il est vrai.

J'étais sur la mauvaise pente. Celle de devoir dire oui à n'importe qui pour n'importe quoi ou presque, dans le but exclusif, obsessionnel, de sortir mon compte bancaire du rouge où il stagnait depuis plusieurs semaines.

Je m'éloignais du plaisir et, sans doute plus grave, de mes compétences. Si la crise devait se prolonger comme ils le claironnaient à peu près partout, j'allais peut-être devoir envisager de vendre mon corps. Faire des passes à trois cents, cinq cents euros... Une vieille amie me l'avait suggéré en riant. Je la soupçonnais d'avoir fréquenté le Milieu autrefois. « T'as c'qui faut ! T'es belle comme un cœur... » disait-elle avec tendresse. Justement, Didie, j'y tenais à mon cœur.

J'essayais malgré tout de rester « positive », je ne connaissais pas d'expression plus horripilante. Je retournais l'argument. Oui, tout avait été écrit sur le sujet ou presque mais précisément. Les surréalistes ne m'attendaient pas, me disais-je pour tenter de relativiser et chasser un stress dévastateur. Malheureusement, à la manière d'une rivière souterraine que l'on croit disparue et qui resurgit à pleine puissance dans le paysage, l'angoisse redoublait et me paralysait.

L'argent consenti pour mon œuvre fantôme était vite parti en frais d'avocat. J'essayais de clore avec l'espoir de battre au passage des records de vitesse et de sérénité (un leurre dans les deux cas), un chapitre douloureux de mon existence, celui de mon divorce. À cet effet, j'avais engagé l'un des meilleurs mais aussi l'un des plus chers de la profession.

Je crois bien d'ailleurs que non seulement l'argent mais toute mon énergie était engloutie dans le naufrage de ma vie sentimentale. L'image de mes deux enfants se tenant par la main franchissant le seuil de la maison pour aller passer le premier week-end chez leur père resterait à jamais gravée dans ma mémoire. Une gravure à l'acide, technique que je connaissais bien pour l'avoir souvent vue pratiquée par un artisan ami de mes parents dont l'atelier était installé dans la cour de notre immeuble. Elle nécessitait habileté, concentration, délicatesse, en plus d'une grande expérience à manier produits et outils qui ne pardonnaient aucune maladresse.

Nous ne prendrions jamais assez de précautions leur père et moi pour éviter à nos deux enfants de souffrir de notre séparation.

Ils étaient, je le voyais bien, en dépit de tous nos efforts, déjà perturbés par le redécoupage sans concertation préalable de leur vie quotidienne. Un peu chez lui, beaucoup chez moi, souvent chez mes beaux-parents...

Je ne devais pas m'inquiéter et accroître leurs angoisses. Ils allaient « s'adapter » me disait la psychologue que j'avais consultée sur les conseils de la directrice de l'école. Elle en avait vu d'autres.

Oui, peut-être. Sans doute. J'espérais qu'il ne s'agirait là que d'une période de transition pour

chacun d'entre nous, la plus brève possible. Mais au fond de moi, bien que n'ayant pas vécu pareille situation dans l'enfance, je savais pertinemment que si les cauchemars de Jules la nuit s'arrêtaient un jour ou l'autre, sa sœur semblait épargnée, ils garderaient à vie la trace de la douleur.

J'en éprouvais une culpabilité énorme.

Qu'était-il advenu de tout l'amour dans lequel nous les avions conçus ? J'avais dilapidé ma vraie fortune.



Évidemment, l'écriture s'en ressentait. Plus rien de ce qui m'avait attirée dans l'exercice d'écrire ne se produisait. À aucun moment, je ne retrouvais l'enivrante sensation de légèreté pour ne pas dire d'apesanteur que l'on éprouve quand on a la chance, le privilège, de pouvoir se laisser guider par l'inspiration. Quand les mots vous sont donnés, comme envoyés.

Aucun état de grâce. Rien. Rien d'autre que l'âpreté d'un quotidien érodant face à la page blanche où les dieux de l'écriture se sont, semble-t-il, détournés de vous. Peut-être pour toujours.

Pire. Je venais d'être confrontée pour la première fois de mon existence à la hantise de tous ceux qui écrivent. La panne d'ordinateur.

Le texte était resté enfermé dans le ventre de la machine en métal. Et, comme un fait exprès, je

n'avais aucune copie de sauvegarde à ma disposition. Pas de disque dur externe. J'avais négligé de le brancher ces derniers temps où, à la façon d'un sourcier, je promenais l'ordinateur de pièce en pièce à la recherche d'improbables meilleures ondes. Pas de clé USB non plus. Non, rien. Rien de cet arsenal barbare créé en principe pour vous simplifier la vie mais qui, moi, me la compliquait depuis toujours. « Mais comment peut-on être aussi nulle !... » se lamentait Bruno, mon ex, lorsque je l'appelais au secours. Il avait raison.

À la mine du réparateur qui m'interrogeait, je sus que j'avais commis là une énorme bêtise. « J'allais le regretter un bout de temps » et payer certainement très cher un comportement qualifié d'« inconscient ». J'avais la désagréable sensation d'être assimilée à certaines catégories de la population que je condamnais sans appel : les « inconscients » qui prenaient le volant après avoir consommé de l'alcool, je militais pour le « zéro verre », aucune tolérance (même chose pour la drogue). Ou bien, sans aucun rapport, les « inconscients » qui exposaient leurs bébés au soleil sur les plages (quand ils ne les oublièrent pas dans les voitures). Ou encore, depuis peu, ma sensibilité écolo éperonnée par mon amie Marion travaillant au ministère de l'Environnement, les « inconscients »

J'espère que nous aurons le plaisir de vous  
revoir bientôt...

*Belle-Île. Hong Kong. Vannes. Deauville. Cabourg.  
Hydra. Biarritz. Paris. Londres. Algajola.*

Mise en page par Méta-systems, Roubaix (59100)  
N° d'édition : L.01ELIN000196.N001, Dépôt légal : octobre 2010